

Jacques Pezeu-Massabuau

# Éloge de l'inconfort

/ Jacques Pezeu-Massabuau — Éloge de l'inconfort / ISBN 2-86364-631-1

[www.editionsparentheses.com](http://www.editionsparentheses.com)

Éditions Parenthèses

En couverture :

Adolphe Appia, *Étude d'escalier pour un décor de ballet non réalisé*  
(1909-1910).

/ Jacques Pezeu-Massabuau — Éloge de l'inconfort / ISBN 2-86364-631-1

www.editionsparentheses.com

COLLECTION PUBLIÉE

AVEC LE CONCOURS FINANCIER DE LA RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR

COPYRIGHT © 2004, ÉDITIONS PARENTHÈSES, 72, COURS JULIEN, 13006 MARSEILLE  
ISBN 2-86364-631-1

*Liminaire*

# De l'inconfort au bien-être : vers un nouvel hédonisme

*« Ce n'est pas le chemin qui est difficile, c'est la difficulté qui est le chemin. » Simone Weil*

Il n'est rien de tel qu'une vieille demeure (de préférence natale ou d'enfance) pour apprendre l'alchimie du bien-être. Et découvrir comment, dès leur stade le plus épidermique, le confort et son contraire s'associent irrévocablement, selon d'étranges compromis. Me voici dans la mienne, ancienne construction citadine du Rouergue, au moment où l'hiver la rend le moins accueillante. Dans ce royaume du froid, rongeurs et araignées ont établi leur domaine tandis que l'ascension de ses quatre étages me rappelle mon âge avec une insistance malvenue. Or je m'y trouve bien : mes pas en reconnaissent sans peine seuils et emmarchements, et chaque pièce où ils me conduisent recèle une odeur et un silence familiers ; il n'est pas jusqu'à cette glaciale humidité qui ne participe, sévère mais complice, à cette euphorie que je nomme mon bien-être.

Mais quel bien-être, va-t-on objecter, et quelle euphorie qui font fi aussi aisément des aménités essentielles du logis : du net, du tiède et du sec ? Quelle sensibilité égarée vous les fait négliger au nom d'une nostalgie attardée ? Ignorez-vous les progrès de l'hygiène ou de l'électronique ? les conquêtes de la domotique ? Ainsi me remet-on à ma place : celle d'un être aux goûts et aux idées d'un autre âge, m'assaillant d'un vocabulaire — « privation, sujétion, gêne, incommodité, inconvénient... » — lancé avec conviction. Mais

je n'en souffre guère car ces mots, je le sens, renvoient seulement au jugement de ceux qui les lancent avec tant d'assurance, non au mien, ne désignent que le négatif d'une vision personnelle (et différente) de la félicité domestique.

Car il est peu de notions aussi fuyantes que celle-ci. Pour l'éprouver dit-on, il suffit d'y croire. Mais ce n'est pas si commode : pour y croire, il faut d'abord la connaître, et l'existence nous enseigne plus souvent son absence, si simple, elle, à comprendre. D'autant que la recherche de ce bonheur quotidien laisse à jamais insatisfait : il n'y a guère d'instant parfaits qu'une contrainte ne vienne déranger. Même une fois réunis, parfois coûteusement, les ingrédients matériels, esthétiques ou littéraires de cette euphorie, un vin médiocre, une musique bruyante ou la visite d'un raseur nous apportent (à peu de frais cette fois) un désagrément bien réel. Le contentement de tout notre être ne se donne et ne se goûte jamais qu'à demi et son image, qui nous sert de guide, semble toujours tenir à distance notre vrai plaisir. Plus le désir s'en réalise — plus on réduit ses privations (ou apprend à vivre avec), équipe son intérieur, s'entoure de musique et de livres, cultive son esprit et une chaude convivialité : autrement dit plus s'accroît notre bien-être *effectif* — plus en recule aussi l'idéale figure, dont il reste le lointain écho.



Cette vision inexorablement distante est celle du confort, dont l'inconfort nous paraît communément l'absence. Mais leur opposition dépasse de loin la grammaire, et d'abord quant à leur origine : lequel des deux a précédé l'autre dans notre esprit et convient-il de considérer en premier ? Dans une brillante étude sur leurs débuts en Angleterre et aux États-Unis aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, J.-E. Crowley avance que l'idée de *comfort* apparut chez les riches, en réponse au spectacle de son opposé : la perception de leur différence étant alors un signe de statut social et de respectabilité. C'est l'époque où Adam Smith insiste, on le sait, sur la primauté de la consommation dans l'ensemble de la vie économique, que ce soit de denrées utiles ou de luxe. Les classes cultivées et fortunées qui, seules,

consomment les secondes, ont développé une sensibilité à l'inconfort en le combattant ainsi, de sorte que ceux qui en souffraient le moins en eurent les premiers conscience. Il est vrai qu'isolément, chacun (fût-ce le plus pauvre) juge spontanément son mode de vie comme « normal » : c'est seulement lorsqu'une comparaison devient possible que le désir et la mode poussent les riches à acquérir, et les autres, enfin éclairés, à la résignation ou à la révolte. Cette dernière se fonde ainsi sur le sentiment aigu d'un mal-être relatif qu'on ne peut réduire par la consommation, et celle-ci dépend elle-même d'une impression d'inconfort (non moins relative) face à plus heureux que soi.

Qu'il naisse ou non du sentiment de son absence (que j'appellerai ici le mal-être), le confort est ainsi un phénomène historique, et n'existe qu'en tant que rapport à un état meilleur ou pire mais de même nature. Il ne saurait se concevoir dans l'absolu, étant seulement la conscience d'un bien-être qui n'a cessé lui-même de varier avec les époques et les civilisations. Plus fortement peut-être que sa carence, car le manque ou la misère (et leur aboutissement : la maladie et la mort) se trouvent moins dissemblables, et l'inconfort plus uniformément partagé que les modes de consommation permettant de les combattre. Mais aucun des deux n'est universel, même si certaines propriétés en sont de tous les temps et communes à tous les peuples. Ainsi trois d'entre elles : le double genre, la relation de l'être au paraître et à l'ordre social.

L'impact de la première paraît une évidence : par-delà les exigences communes à tout être vivant, le binôme confort / inconfort reste de nature masculine ou féminine. On en connaît les traits : l'homme attachant plus de prix au paraître, à la richesse et au décor de la construction, c'est-à-dire aux éléments perçus par autrui ; la femme demeurant plus soucieuse de commodités pratiques et de confort matériel, position qu'illustra aux États-Unis la grande théoricienne de la maison moderne Catherine Beecher (1800-1878). La distinction entre le confort et le luxe s'avère ici utile mais délicate : le premier, dit-on parfois, se limite à la satisfaction des besoins, le second à celle du goût. Mais le plaisir esthétique relève encore du bien-être, tandis que le luxe est, lui aussi, de nature comparative et vaut moins

par la richesse qu'il déploie que par sa rareté. Enfin de tout temps des lois somptuaires ont modéré l'un et l'autre dans le dessein avoué de maintenir une certaine harmonie sociale sur laquelle je reviendrai. Reste (telle est notre nature) que le contentement éprouvé demeure asservi à la quête d'un autre qui le surpasserait, tandis que ce même confort, quand nous pensons enfin en jouir, se trouve à tout instant menacé par les aléas de l'existence, l'action d'autrui ou notre propre impéritie. Masculin ou féminin, contrôlé par les usages ou les lois, toujours fuyant et vulnérable, le bien-être parfait semble seulement notre utopie préférée.



Dès lors, ce bonheur d'*habiter* (notre demeure mais aussi le monde), n'est-il pas plus aisé de le poursuivre ailleurs, fût-ce à travers ce même inconfort qui ne cesse d'adhérer à notre bien-être quotidien ? En nous pliant aux trois manières dont il nous atteint communément : la privation (due à la misère ou divers interdits), les obligations sociales ou les agressions du dehors ? Et même si nous les parons de diverses façons.

Ce que fit l'écrivain Xavier de Maistre, condamné en 1792 à quarante-deux jours d'arrêts, et soumis ainsi à trois états de l'inconfort mental, la solitude et l'ennui s'ajoutant à la privation de liberté. Pour les tromper, il entreprit, on le sait, un « voyage autour de (sa) chambre » dont le célèbre récit sait allier l'humour à la mélancolie. Ce périple n'est d'abord qu'une thérapeutique de l'esseulement : il faut, dit-il, savoir rêver en toutes circonstances et faire confiance à la nature humaine. Mais bientôt le désarroi ainsi maîtrisé fait place à un bonheur insoupçonné, qu'éveillent la description des objets qui l'entourent ou le portrait d'un ami défunt. Chaque élément de son intérieur ouvre un monde ignoré d'images et de réflexions où Maistre va de découverte en découverte... Jusqu'à la dernière quand, sa captivité prenant fin, il s'aperçoit que la contrée merveilleuse de l'imagination qu'il vient de traverser ne lui a été ouverte que par cet isolement, et qu'il peut, désormais, fuir à tout moment le monde des contingences.

À cet inconfort cent autres parades s'offrent à nous, que, tel notre voyageur immobile, nous ajustons à chacun de ses visages. Face à cette sujétion absolue qu'est la perte de son libre arbitre, La Boétie, dans le *Discours de la servitude volontaire* (1576), montre les frontières que la nature et Dieu assignent au pouvoir personnel : contre la tyrannie, la révolte devient un devoir. À moins que, de nature domestique, elle ne demande que de s'en écarter ; tel Socrate fuyant une épouse acariâtre, et dont Nietzsche nous dit avec humour « qu'en lui rendant sa maison intenable, Xanthippe le força à parler dans les rues avec ses amis et fit de lui le plus grand philosophe du monde ». D'autres réactions, moins belliqueuses encore, nous sont aussi plus accessibles. Ainsi celle de Gaston Bachelard, réveillé à minuit par le marteau d'un voisin bricoleur, imaginant alors qu'il se trouve à la campagne et qu'un pic travaille dans ses arbres. Moyennant quoi il se rendort, bercé par un bruit redevenu « naturel »...

On aurait tort de s'émerveiller ou de sourire : ces réactions (et bien d'autres semblables qui sont les nôtres) n'expriment ni un retour aux doux fantasmes de l'enfance ni un simple couéisme ou un masochisme raisonné ; elles ne font appel ni à la résignation ou au courage ni à de nouvelles recettes de bonheur à tout prix, mais tentent seulement de saisir et défier lucidement la vraie nature de l'inconfort. Celui du moins qu'on peut tenter de gérer : non, hélas, la détresse où se débat le quart de l'humanité, engendrée, elle, par le surpeuplement, un dénuement individuel ou général, parfois la maladie, l'oppression ou la guerre, et où l'extrême du manque prend le visage du malheur et de la mort ; seuls le cynique ou l'ascète y découvrirait quelque joie, et nul ne saurait en tenter l'éloge. On ne visera donc ici que les sujétions, moins tragiques mais lancinantes, qui nous soumettent tous les jours à une érosion multiforme — intellectuelle, sociale, morale, ou simplement physique — et nous trouvent désarmé.

Or ce mal-être quotidien comme son inverse restent vulnérables car, redisons-le, ils demeurent d'essence comparative. Une maison, une opinion, une impression... sont seulement *plus* ou *moins* confortables que telle autre. À la façon d'un paradoxe

*sui-falsificateur* (« je suis un menteur, donc je n'en suis pas un, donc j'en suis un, etc. »), la notion d'inconfort est dynamique puisqu'elle prédique son éventuelle fausseté et ne s'analyse qu'en chicanes successives dont chacune débouche sans faute sur sa négation — si nous savons l'y voir — nous ouvrant ainsi chaque fois une possibilité d'en sortir — si nous pouvons la saisir et extraire de ces frustrations une éventuelle satisfaction. Ce qu'on tente naturellement : y trouvant des compensations de nature ascétique, pédagogique, sociale ou économique, et encore un tremplin vers de nouvelles joies : se priver pour autrui, participer d'une autre sociabilité...

Ainsi cet inconfort, nous l'appréhendons de diverses manières, que cet essai voudrait évoquer. Louer les charmes rustiques d'une chaumière vétuste, vanter les soi-disant valeurs de l'austérité ou du manque et leur attribuer je ne sais quelle qualité morale ou formatrice, douter des plaisirs du luxe et chanter les joies d'une existence monacale en les prononçant supérieures aux voluptés de l'hédoniste convaincu... ne sont ni mon propos ni ma créance. Reste que si l'instinct nous pousse à éviter l'inconfort et l'habitude à le dénier, l'existence oblige inversement à le reconnaître. Dès lors ne peut-on l'utiliser sciemment, le détourner et l'exercer au profit d'un avantage qui peut être aussi un plaisir au second degré ? Et même le désirer (pour soi ou un autre auquel nous l'imposons) si l'on sait y trouver une voie vers le bien-être et, faisant un pas de plus, en élaborer un nouvel hédonisme ? Et, par une gestion simultanée du raisonnement et de l'imaginaire, intégrer ces désarrois à notre félicité journalière : évitant certains, transmuant d'autres en diversions, tolérant ceux dont la cause paraît justifiée ? Mais, d'abord, découvrant leur nature et, pour commencer, en les nommant.

# L'inconfort rejeté

## En un mot comme en cent

« Aimer, disait Lacan, est vouloir donner ce que l'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas ». Traitant du bien-être et de son absence, c'est un risque semblable que prend cet essai, décrivant hardiment à un lecteur épris de son seul confort une réalité dont l'auteur se sent si peu le maître. Dont, comme de l'amour, on préfère décrire le manque ou les carences plutôt que tenter vraiment de la définir : car c'est bien par son opposé qu'on évoque couramment cette aménité quotidienne. Or même ainsi, trois pièges au moins guettent notre démarche de sorte que, des multiples visages de l'inconfort, le plus sournois est peut-être d'en écrire.

De ce terme en effet se définissent toutes les frictions qui opposent l'homme à son environnement matériel et humain, depuis un siège trop dur jusqu'à une familiarité abusive, en passant par des températures excessives, un logis exigü ou trop vaste, des couleurs disgracieuses, une peinture ou une lecture provocante, des voisins bruyants ou un visiteur importun, une conversation embarrassante, une conviction défaillante ou se sentir mauvaise conscience... ; mais il suffit d'être mal chaussé ou d'un simple courant d'air pour en éprouver le déplaisir.

Car nous songeons d'abord aux incommodités matérielles, celles qui agressent directement notre corps mais dont, semble-t-il, nos ancêtres se souciaient moins que nous. D'autres urgences — se loger ou se nourrir, d'ascension sociale et de prestige, de piété ou d'austérité —, l'absence de loisirs peut-être, la lenteur enfin du progrès technologique en ont prévenu longtemps la prise de conscience. Ce confort quotidien, T. Conran le date en France des premiers fauteuils Louis XV, curvilignes et rembourrés, aptes à recevoir entièrement la configuration du corps au repos ; tandis qu'outre-Manche, où ce terme demeurait plus proche de son sens originel, on l'associait davantage à une idée globale de l'aménité domestique.

En jouir ou pas n'a jamais dépendu uniquement de soi : en toute société, la religion et le pouvoir ont pesé lourdement sur la balance personnelle gêne / plaisir. Ainsi, toujours au niveau élémentaire de la sensation, la double attitude des églises chrétiennes vis-à-vis de la couleur. Alors que le calvinisme prescrivait une austère palette de noirs, gris ou bleus foncés, restée depuis le canon inaltérable du costume masculin, la papauté en fixant les couleurs liturgiques, puis le concile de Trente en exaltant le décor baroque associèrent la piété catholique à une profusion de coloris, légitimés dès lors dans le costume et la demeure. En Asie orientale, la piété bouddhique a institué ici une palette sévère de beiges et de bruns dans ses sanctuaires, ailleurs une exaltation des ors et des rouges. De son côté, en maints pays et durant de longs siècles, l'autorité politique a fait de ces réglementations un instrument d'harmonie sociale, soumettant la personne à des types d'habitation de dimensions, matières et couleurs déterminées, censées désigner son rang mais dissociant aussi sa notion de bien-être.

C'est pourtant de telles sujétions (et de cent autres) réunies communément sous l'étiquette d'inconfort, que cet essai voudrait montrer la nature et, plus encore, les vertus possibles ou même la charge secrète de jouissance. Mais à cette vague et foisonnante multiplicité d'insatisfactions, s'ajoutent la difficulté de nommer et le leurre d'un vocabulaire non moins imprécis. À commencer par le mot « confort » dont la dénotation n'a cessé de changer depuis sa première apparition en français, vers 1100 dans la *Chanson de Roland*. Maintes fois présent dans la littérature médiévale, il y signifie pitié ou consolation mais amorce bientôt un durcissement qui va s'accroître jusqu'à nos jours. À la Renaissance, il revêt déjà le sens plus concret d'aide ou secours et le *Dictionnaire du XVI<sup>e</sup> siècle* de Huguet (1928) assigne alors à sa forme verbale — conforter — des acceptions aussi diverses que reconforter, encourager, conseiller, soutenir, confirmer, enfin donner des forces ou raffermir, qu'exprimait déjà son origine latine (*cum fortis*) et que l'usage reprend aujourd'hui (1972) en français. « Confortable » demeure inconnu, mais « confortatif » dénote alors nos idées actuelles de reconfortant, encourageant, ainsi que la qualité roborative de divers soins ou remèdes.

Il faut attendre le début du XIX<sup>e</sup> siècle pour rencontrer la présente acception de « commodités de la maison », que Littré (1885) et jusqu'au *Larousse du XX<sup>e</sup> siècle* (1929) ne donnent encore qu'après le sens ancien. Le passage s'effectue vers 1814, lorsque le mot

anglais *comfort* fait retour en France, d'où il était parti au Moyen Âge. Tout en conservant (jusqu'à nos jours) chez nos voisins son sens originel de réconfort moral, la révolution industrielle et l'amélioration rapide des conditions du logement lui ajoutent dès le xvii<sup>e</sup> siècle, une autre désignation, matérielle et bientôt technologique, qu'il ramènera de ce côté-ci de la Manche. Dès 1815, Chateaubriand évoque « le confort de la vie » avec un sens voisin de bien-être physique. Les Romantiques l'utilisent abondamment, ainsi que *confortable* (à la fois adjectif et substantif). La *Comédie humaine* ne le cite pas moins de quarante-six fois, tandis que Nodier le décrit comme « un état de commodité et de bien-être qui approche du plaisir et auquel tous les hommes aspirent naturellement » ; ce qui ne l'éloigne guère de l'acception présente où s'associent toujours le pratique, l'intime et l'agréable.

Le latin exprimait déjà les notions de confort et bien-être par *vitae commoditas*, et « confortable » se disait *commodus* ou *delicatus*. « Confort » et « commodités » viennent pourtant d'horizons différents, même si les secondes définissent couramment le premier. Selon le *Trésor de la langue française* (1971-1994), celui-ci est ainsi un « ensemble de commodités matérielles qui procurent le bien-être », termes que reprennent Larousse et Robert. Analysant en 1949 le confort intellectuel ou moral, M. Aymé évoque de même les « commodités qui assurent le bien-être de l'esprit... ». Mais vers 1650, ce vocable signifiait encore « utilité » et « avantage ». C'est à partir du siècle suivant que théoriciens et architectes vont lui assigner des significations de plus en plus proches des nôtres et de notre confort matériel. Laugier y range « implantation, distribution, salubrité et éclairage » des bâtiments ; pour Boullée « une décoration agréable est distincte des commodités », confinant ainsi ces dernières dans une fonction purement pratique, et Ledoux reproche à l'architecture française d'avoir compromis « la salubrité et la commodité » par des divisions trop nombreuses et l'existence des entresols. À présent notre *confort* et le *bien-être* qui en résulte (les mots et la chose) ont absorbé toutes les « commodités » matérielles et intellectuelles de l'existence, même si le premier s'est enrichi d'attributs fortement technologiques. Qualifié de moderne, postmoderne ou ménager, il est aussi une science — la domotique — et, tout autant que l'architecte ou le décorateur, c'est l'ingénieur qui le conçoit, le projette et le procure.

À leur innombrable contenu, au vague persistant de leur aspect sémantique, *confort* et *inconfort* ajoutent une troisième

indécision, qui ne vient que de nous. Car pour avoir ainsi pactisé avec la technique, le premier ne s'est pas sclérosé : il reste une intime et tiède réalité dont on ressent l'attrait (ou le manque), et que toute langue humaine a tenté de décrire à l'aide d'un riche vocabulaire. Le seul français propose ainsi, outre *confort* et *bien-être*, *aises*, *aisance*, *agrément*, *aménité*, *commodité*, *contentement*, *euphorie*, *félicité*, *quiétude*, *satisfaction*... et les adjectifs *confortable*, *douillet*, *efficace*, *fonctionnel*, *logeable*, *plaisant*, *pratique*, d'autres encore. Pourtant, les utilisant, nous ne convoyons jamais que des sentiments personnels, que nul ne peut partager exactement. Et la réponse de l'autre rapportera elle-même des impressions de bien-être ou d'inconfort différentes : habillées de termes identiques mais qui ne sauraient loger que les siennes. Ainsi, c'est de l'incommunicable qu'on va parler et, tout d'abord, de ce confort dont il faut bien scruter l'idée, l'image et l'empreinte avant d'explorer son absence.

### La dimension intime — les cercles du désir

Selon un grand dictionnaire américain (le *Houghton Mifflin*), l'adjectif *confortable* « suppose la suppression volontaire de toute cause de détresse ou de gêne ». Songeant aux nombreux préalables que nous lui assignons, notre bien-être demande sans doute (à tout le moins en français) une définition moins négative. De cette félicité physique et mentale, deux conceptions possibles s'offrent à la réflexion. L'une, qu'on pourrait qualifier d'apollinienne, où elle reste un *état*, un ensemble de commodités et de convictions intégrées dans une immobilité que nous percevons comme une stabilité ; il importe seulement de la préserver. L'autre, de nature dionysienne, plus personnelle et qui est *action* : on voudrait sans cesse plus parfait ce bonheur intime, dont la vérité consiste seulement en la certitude de chaque instant qu'on avance vers cette même perfection. En se trompant parfois, mais ne vaut-il pas mieux, proclame Philippe Starck, « commettre une erreur créative qu'une œuvre de bon goût stagnante » ?

Car il ne suffit pas de pallier ce qui fait obstacle au confort, quelles qu'en soient la figure, l'idée ou la pratique. On n'y atteint jamais qu'en satisfaisant certains désirs (d'autres diraient instincts ou pulsions), qui gisent en chacun sous l'apparence de manques ou de béances dont le comblement seul assure ce bien-être. Quatre surtout, dont l'urgence ne nous quitte guère : corps et esprit

ont besoin d'une « place » afin de loger leur existence, à la fois nid et coquille où ils peuvent « avoir lieu » ; qui soit aussi un décor où soi-même et autrui pourront se contempler favorablement ; mais auquel l'imagination et la rêverie demandent encore un ailleurs pour, de temps à autre, s'évader du monde ; quoique jamais totalement car on a toujours besoin d'une culture, de ses notions et ses images, pour affirmer son « je », fût-ce en les refusant.

Mais avant tout un lieu qui reçoive notre corps. Il ne saurait y avoir de théorie et d'usage du confort qui ne parte de ce rassemblement de cellules où se constitue notre moi et dont les besoins fondent le bien-être, puisque tout ce qui le motive ou le limite en part et y revient. Cet abri lui-même est à son image et l'espace qu'il lui propose n'est que l'amplification du sien : comme lui, notre gîte aura droite et gauche, bas et haut, devant qui accueille et arrière qui évacue, ouvertures qu'on peut clore à tout moment. De ce refuge enfin, il demeure le centre : là seulement, il éprouve librement son fonctionnement (nos sensations cénesthésiques et kinesthésiques) à l'épreuve de l'existence, et en perçoit aussi l'image au repos : chaque logis est encore un miroir et, comme tel, renvoie seulement à soi.

Mais de toutes ses qualités, la plus grande est bien de nous recevoir, de nous cerner de parois — sol, murs et plafond — dont la solidité réelle importe peu pour le moment à notre soif de confort : il suffit de les voir et s'en savoir caché et protégé. Certes, les fenêtres y ouvrent des vues sur le monde et la porte permet même d'y accéder. Mais on peut clore les premières et la seconde n'a d'existence réelle que dans sa possibilité d'être tour à tour ouverte (et tremplin vers le monde) ou close (et protection absolue). Ces ouvertures définissent ainsi la place du moi, son dedans : elles lui révèlent un dehors tout en lui permettant de s'en abstraire. Ces présences extérieures, sinon redoutables du moins inconnues, nous repoussent en nous-même dans l'acte de les nier (ou de s'en distinguer), ce que seul un tel abri rend possible. Ainsi localisé, entouré, blotti, le moi devient capable de bien-être.

Mais ce refuge, il le faut encore désirable. Si épris qu'il se pense de solitude ou d'intimité, l'homme ne s'écarte d'autrui qu'à la distance de son goût ou de son humeur. De ces autres, dont il se voit à présent séparé, une seconde distinction est nécessaire à sa personnalité et peut-être sa vanité, que ce lieu (sa demeure) doit également susciter. Même si cette différence s'obtient aussi par le langage ou le costume, le goût, dont l'habitation est l'expression majeure, en reste le

signe dominant. Qu'on élise le luxe afin d'éblouir ou l'austérité pour choquer ou déplaire, il s'agit toujours de se placer à part, de désigner à tous un être différent qu'il convient de remarquer. Les exemples ne manquent pas et cette imitation peut s'adresser aux châteaux comme aux cabanes de berger : il suffit qu'elle nie (au moins en apparence) le cadre où l'on nous imagine communément. Mais est-ce bien « un autre » que l'on désigne ainsi ? Ces formes, couleurs, matières, ces objets que leur richesse ou leur banalité rendent inattendus définissent encore le cadre de notre existence et nul n'échappe à leur emprise. Les choisissant, élaborant ainsi notre intérieur, nous songions peut-être à autrui, à le surprendre, l'éblouir, le tromper... C'est pourtant notre moi que nous modelions d'abord et, sous couleur d'un *paraître*, notre être véritable. Cette deuxième demande du confort serait-elle seulement une manière de (se) montrer ?

Poussé à l'extrême, il est vrai, ce décor dépayse et satisfait alors une autre urgence du bien-être. Une fois logé dans l'étendue du monde et nanti d'une image spécifique, qui ne voudrait parfois leur échapper : s'imaginer différent et ailleurs ? Comme La Fontaine et son lièvre, Bachelard voyait dans la songerie la plus insignifiante possibilité de notre gîte. Voyages et promenades, musées et concerts ne suffisent pas : c'est à domicile qu'on voudrait s'évader, fût-ce en soi-même. Ce qui n'est guère difficile : ne suffit-il pas d'une présence aimée, d'un vin délicat, d'un accord de Brahms ou d'un air de jazz exécutés avec conviction, d'un Verne ou d'un Melville pour amorcer la rêverie ? Et si sa fortune refuse au rêveur peintures en trompe l'œil et décorations coûteuses, éclairages dramatiques ou objets venus de loin, il suffit de peu de choses — une affiche, une photographie, quelques fleurs — pour enrichir son logis de la dimension d'un ailleurs. Imaginer n'exige rien : le moindre espace y suffit et la bourse la plus plate ne l'interdit pas.

Pourtant, ces évasions restent brèves : cette dimension du désir ne s'accommode guère d'un bien-être solitaire, préférant la nostalgie tenace d'un passé à revivre ; ce qui suppose toujours une certaine présence de l'homme. Le misanthrope ou l'ermite ne fuient le monde qu'à la distance où ils se pensent seuls : le désert d'Alceste, l'île de Rousseau, les solitudes lamartiniennes... ne sont guère éloignés de la Cour ni de la Ville... et le poète retiré dans ses montagnes ou sa tour d'ivoire écrit encore pour d'autres, dans un langage qu'il partage avec eux. Notre aspiration au confort n'échappe pas davantage à nos frères humains : ce lieu de l'intimité, on doit le

# Index des auteurs cités

- ADORNO, Theodor, BENJAMIN, Walter, *Correspondance 1928-1940, Adorno-Benjamin*, Paris, La Fabrique, 2002.
- AUGÉ, Marc, *Non-lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992.
- AUGUSTIN (saint), *Confessions*, 400.
- AYMÉ, Marcel, *Le confort intellectuel* [1949], Paris, Flammarion, 1967.
- BACHELARD, Gaston, *La poétique de l'espace* [1957], Paris, Presses universitaires de France, 1974.
- BAKHTINE, Mikhail, *L'œuvre de François Rabelais*, Paris, Gallimard, 1970.
- BALZAC, *La comédie humaine*, 1830-1848.
- BARRAGÀN, Luis, *Discours de réception du prix Pritzker*, 1980.
- BATAILLE, Georges, *La part maudite* [1949], Paris, Éditions de Minuit, 1990.
- BATAILLE, Georges, *La littérature et le mal* [1957], Paris, Gallimard, 1994.
- BAUDELAIRE, *Invitation au voyage*, 1857.
- BENJAMIN, Walter, *Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle : le livre des passages*, Paris, Éditions du Cerf, 1989.
- BERGSON, Henri, *Matière et mémoire* [1897], Paris, Presses universitaires de France, 1993.
- BLOY, Léon, *Mon journal* [1896-1900], Paris, Mercure de France, 1963.
- BOULLÉE, Étienne Louis, *Architecture, Essai sur l'art*, Paris, Hermann, 1968.
- CÉLINE, Louis Ferdinand, *Nord*, Paris, Gallimard, 1960.
- CERVANTÈS, *L'ingénieux hidalgo don Quichotte de la Manche*, 1605-1615.
- CHATEAUBRIAND, *Correspondance*, 1815.
- CONRAN, Terence, *Le grand livre de la maison*, Paris, 1985.
- CROWLEY, John E., *The Invention of Comfort : sensibilities and design in early Britain and early America*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 2001.
- DEBUSSY, Claude, *La mer*, poème symphonique, 1905.

- DEFOË, Daniel, *Robinson Crusoë*, 1719.
- DUMONT, Louis, *Essais sur l'individualisme : une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*, Paris, Seuil, 1983.
- FOURIER, Charles, *Le Phalanstère*, journal créé en 1822.
- GALLONIO, Antonio, *Traité des instruments du martyre* [1591], Grenoble, Jérôme Millon, 2002.
- GANDHI, Mohandas Karamchand, *Autobiographie ou Mes expériences de vérité* [1925], Paris, Presses universitaires de France, 1982.
- GONTCHAROV, Ivan, *Oblomov* [1858], Lausanne, L'Âge d'homme, 1988.
- GRENIER, Jean, *Les îles* [1932], Paris, Gallimard, 1977.
- HAEDENS, Kléber, *Une histoire de la littérature française* [1954], Paris, Grasset, 1989.
- HUGUET, Edmond, *Dictionnaire de la langue française au XVI<sup>e</sup> siècle*, 1925-1967.
- KAFKA, Franz, *Un champion de jeûne* [1924], Paris, Gallimard, 1959.
- KUNDERA, Milan, *Le livre du rire et de l'oubli*, Paris, Gallimard, 1978.
- LA BOÉTIE, *Contr'un ou Discours de la servitude volontaire*, 1574-1576.
- LA FONTAINE, *Fables*, XI, 4 : « Le songe d'un habitant du Mogol », 1679.
- LA ROCHEFOUCAULD, *Réflexions ou sentences et maximes morales*, 1664.
- LAUGIER, Marc-Antoine, *Essai sur l'architecture* [1753], Bruxelles, Mardaga, 1979.
- LE CORBUSIER, *Manière de penser l'urbanisme*, Paris, 1946.
- LEDoux, Claude Nicolas, *L'architecture considérée sous le rapport de l'art, des mœurs et de la législation*, Paris, 1804.
- MAISTRE, Xavier de, *Voyage autour de ma chambre*, Lausanne, 1795.
- MALLARMÉ, Stéphane, *Brise marine*, 1866.
- MATISSE, Henri, *Écrits et propos sur l'art*, Paris, Hermann, 1972.
- MELVILLE, Herman, *Moby Dick*, 1851.
- MESSIAEN, Olivier, in BOIVIN, Jean, *La classe de Messiaen*, Paris, Christian Bourgois, 1995.
- MONTAIGNE, *Essais*, I-21 et II-13, 20, 1595.
- MUSIL, Robert, *L'homme sans qualités* [1930-1933], Paris, Seuil, 1995.
- NIETZSCHE, Friedrich, *Généalogie de la morale* [1887], Paris, Nathan, 2000.
- NODIER, Charles, *Examen critique des dictionnaires de langue française*, Paris, 1828.
- PALLADIO, *Les quatre livres de l'architecture*, Venise, 1570.
- PASCAL, *Pensées*, 1670.
- PELLETIER, Philippe, *L'imposture écologique*, Montpellier, Reclus, 1993.
- PEZEU-MASSABUAU, Jacques, *Du confort au bien-être*, Paris, L'Harmattan, 2002.

- PEZEU-MASSABUAU, Jacques, *Habiter, rêve, image, projet*, Paris, L'Harmattan, 2003.
- RIMBAUD, Arthur, *Voyelles*, 1871.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Émile*, 1762.
- SADE, *Les cent vingt journées de Sodome*, 1778-1787.
- TANIZAKI, Jun'ichiro., *Éloge de l'ombre* [1933], Paris, Presses orientalistes de France, 1977.
- TAUT, Bruno, *Houses and People of Japan*, Tokyo, Sanseido, 1937.
- VERNE, Jules, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1870.
- VERNE, Jules, *L'île mystérieuse*, 1874.
- VITRUVÉ, *Dix livres d'architecture*, 27 av. J.-C. ; traduction par Claude Perrault, 1673.
- WEIL, Simone, *L'attente de Dieu*, Paris, 1942.
- YOURCENAR, Marguerite, *Alexis, ou le traité du vain combat* [1929], Paris, Gallimard, 1978.
- ZOLA, Émile, *Les Rougon-Macquart*, 1869-1893.

# Table

	<i>Liminaire</i>	
De l'inconfort au bien-être : vers un nouvel hédonisme		5
	<i>Chapitre 1</i>	
	L'inconfort rejeté	11
	En un mot comme en cent	11
	La dimension intime — les cercles du désir	14
	Les quatre visages du confort	17
	<i>Chapitre 2</i>	
	L'inconfort éprouvé	21
	Comme privation	21
	Comme obligation	24
	Comme agression	27
	<i>Chapitre 3</i>	
	L'inconfort dominé	31
	L'ingrédient des plaisirs quotidiens	31
	Une expérience collective	34
	L'envers maîtrisé du bien-être	37
	<i>Chapitre 4</i>	
	L'inconfort pratiqué	41
	Pour soi — une option profitable	41
	Pour autrui — un instrument de soumission	44
	Pour tous — une recette d'uniformité	47
	<i>Chapitre 5</i>	
	L'inconfort dénié	53
	Oblomov et le Stylite	53
	Heurs et malheurs du Je : le précieux tourment d'être soi	56
	Les leurres de notre liberté	60

*Chapitre 6*

L'inconfort provoqué	65
Images de l'inconfort — inconfort de l'image	65
Ascétismes d'hier à aujourd'hui	68
L'inconfort exalté — au bord de l'abîme	72

*Chapitre 7*

Éloge de l'inconfort	77
Les impostures du confort	77
Le masque nécessaire du bonheur	80
L'austère école du bien-être	83
Mon inconfort est ma culture	89
Index des auteurs cités	97